

Le rajah a un fils à peine âgé de seize ans, pour lequel Avany brûle depuis longtemps d'un amour incestueux. Le jeune Narayana ayant laissé échapper un pigeon, qui se réfugie dans la partie du palais réservée aux femmes, y pénètre afin de s'en emparer, et Avany en profite pour lui parler de sa passion et tenter de le séduire.

L'enfant qui est l'innocence même, ne comprend rien à ce que l'on veut de lui, il rend d'abord caresse pour caresse; Avany s'exalte jusqu'au délire, elle le presse avec fureur dans ses bras.....

— Mère ! tu me fais mal, dit alors Narayana.

A cette parole, une révolution subite s'opère dans le cœur de l'épouse doublement coupable, elle rudoie et chasse l'enfant, qui s'en va, les yeux pleins de larmes, en lui demandant en quoi il peut l'avoir offensée; et alors elle commence un monologue célèbre dans l'Inde entière, et que pour ma part je n'ai jamais pu entendre déclamer sans émotion, lorsque la tragédienne chargée de ce rôle était à la hauteur de la situation.

Voici ce monologue, qu'on ne lira certainement pas sans intérêt; c'est la dernière scène de la tragédie :

« Il a dit mère... et je l'ai fait pleurer ! Quel tissu d'infamies et de hontes

accomplies dans mes vies antérieures, a donc pu me pousser à cet épouvantable dessein ?

« De quelle boue immonde, pétrie avec de la fiente de chacal, par les impurs oiseaux de la nuit, ai-je donc été formée !

« Ah ! chose inouïe... Une mère a fait à son fils, aussi pur que la fleur de lotus, le coupable appel d'amour, et les mers en fureur n'ont pas couvert la terre de leurs eaux, et les sombres génies des planètes n'ont pas fait les conjurations qui peuvent anéantir ce monde détesté.

« Et la vertu, la gloire, l'honneur, ne se sont pas enfuis d'une terre, qui peut produire des monstres tels que moi.

« Et toutes les mères qui portent dans leur sein le fruit d'un amour béni par les dieux, n'ont pas tressailli d'effroi, en songeant qu'elles pouvaient donner le jour à des êtres aussi vils qu'Avany.

« Et les saints vanaprastha (ermite) retirés dans les forêts, ont continué à

prier pour la vie et pour la mort.

« Et la fumée des sacrifices n'a point cessé de monter avec l'encens et le sandal vers les quatorze cieux d'Indra.

« Et Brahma n'a point interrompu la chaîne des transmigrations sur cette terre, pour anéantir plus sûrement un être qui fait honte à la lumière du jour, un être plus impur que les pis-sachas maudits, un être que les parias eux-mêmes ne regarderaient pas en face de peur de se souiller.

« Il était tout petit... il ne bégayait pas encore le nom du Dieu qu'adorent tous les dieux, lorsque je suis entrée vierge avec le tali d'or au cou (marque du mariage) dans la maison de Nara-Tchandra, son père.

« Je l'ai bercé dans mes bras, je l'ai pressé sur mon sein, c'est moi qui, la première, quand il a voulu manger, lui ai introduit quelques grains de riz dans la bouche; moi, quand il s'essayait à marcher, qui l'ai relevé de ses premières chutes.

« Moi la première qu'il a appelée ama (mère), en frappant joyeusement

ses deux petites mains l'une contre l'autre.

« Ah ! misérable, mille fois plus impudique, mille fois plus infâme que celles qui font métier de se livrer aux voyageurs dans les bosquets de cocotiers.

« Il est venu dans mon palais aussi frais, aussi pur que les vapeurs roses qui s'échappent le matin de la chevelure de sourya (le soleil).

« Et j'ai osé presser mes lèvres sur ses lèvres aussi parfumées que le lis d'étang, et, le serrant dans mes bras, consumée d'une ardeur inextinguible, j'enlaçais son jeune corps comme le serpent perfide qui s'enroule autour d'une liane en fleur.

« Et je l'entraînais près de la couche tiède encore des baisers de son père... je le pressais si fort qu'il poussa un cri de douleur.

« Il a dit mère !... et je l'ai fait pleurer.

« Ah ! misérable, la mort seule serait trop douce pour expier un tel forfait.

« Que mon âme renaisse pendant

mille et mille âges divins, dans le corps des animaux les plus immondes.

« Que je n'aie pour nourriture que les cadavres des morts ;

« Pour asile que la vase puante des charniers.

« Que tous mes trépas soient des morts violentes.

« Et quand je rentrerai dans le sein de la famille humaine, que pendant mille générations, ... mon corps soit frappé de lèpre et d'éléphantiasis. »

(Elle se plonge un kandjar dans le cœur.)

Ce n'est pas le sujet de cette grande et belle tragédie, où Avany, la belle-mère coupable, se tue elle-même sans accuser son fils, qui a tenté les tragiques anciens ou modernes ; peut-être ne l'ont-ils pas connu. Dans tous les cas, c'est dans une œuvre moins élevée, qu'il faut aller chercher la conception exacte du drame que, la tradition a transmis à la Grèce.

Dans la tragédie de Saranga, écrite en sanscrit et sur la même donnée, Tchitranguy, la mère coupable, au lieu de se donner la mort en punition de son crime, dénonce son beau-fils Saranga à Narindra, son père, comme ayant voulu attenter à son honneur, et

le fait condamner aux peines édictées par Manou pour un aussi grand forfait.

Le jeune homme subit l'amputation d'un bras et d'une jambe par la main du bourreau, et est ensuite livré aux fauves dans une forêt. Mais Siva le guérit et fait éclater son innocence.

Saranga est bien l'ancêtre d'Hippolyte.

Ce n'est pas ici le lieu de continuer les mêmes comparaisons sur tous les genres. Je n'ai voulu que signaler, par ces quelques exemples, la marche continue de la tradition, et démontrer que ma thèse a la prétention de s'appuyer sur des vérités scientifiques.

L'homme n'est jamais indépendant de la famille, la famille, du groupe social, et le groupe social, de l'humanité ; voilà le principe qui me guide dans mes études... principe que je crois être le grand axiome ethnographique de l'avenir, malgré la défaveur dont il semble jouir dans le monde de la science officielle.

Il est vrai qu'en s'appuyant sur cette base, la science de l'humanité n'est plus qu'une science pour ainsi dire mathématique ; que la porte est fermée pour toujours à l'esprit de système ; et que l'invention est remplacée par l'étude... Mais il est si doux, pour le savant, de ne point partager *ce qu'il appelle les illusions de ses non moins savants confrères*, de pouvoir inventer, à sa guise, des peuples, des civili-

sations, des races ; de mettre au jour les Kasdéens, les Proto-Kasdéens, les Kasdéo-Scythiques, les Summériens, les Accades, les Abrahamides et une foule d'autres... que de longtemps encore, on ne voudra admettre une méthode claire, simple, logique, qui consiste à dresser chronologiquement *l'arbre généalogique* de tous les peuples qui ont habité ou habitent encore ce globe.

Voyez l'Europe, rayonnant aujourd'hui par émigration, et occupant par ses fils des contrées vingt fois plus étendues que notre continent initiateur et colonisateur. L'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les différents groupes océaniens, l'Afrique elle-même, reçoivent tous les jours le trop-plein de notre sève. Cette loi, qui préside aux évolutions des peuples, a été aussi fatalement vraie dans le passé qu'elle l'est aujourd'hui, et quand on voit tous nos idiomes européens, le grec, le latin, et une partie des langues de l'Asie, n'être que des dérivés du sanscrit... n'est-on pas fondé à soutenir que la vieille terre des brahmes, que l'illustre Burnouf appelait *l'alma parens*, a joué, dans l'antiquité, le même rôle colonisateur que joue aujourd'hui l'Europe occidentale ?

Est-ce que ce n'est pas vers la civilisation de l'Inde que toute l'antiquité a tourné ses regards ? D'où venaient les perles d'Ophir et de Taprobane,

les pierreries de Golconde, les diamants du Bengale, la pourpre de Bengloor, les tapis de Cachemire et de Kanawer ?

Est-ce que toutes les nations, qui jetaient tour à tour un regard de convoitise sur cette immense et riche contrée dont elles étaient descendues, n'ont pas voulu se donner le vernis mensonger de l'avoir conquise?... Bacchus, Sésostris, Sémiramis, Alexandre ont été, dit-on, jusqu'à l'Indus, mais, arrivés là, *s'ils y ont jamais été*, ils se sont contentés de faire boire les chevaux de leurs nomades dans les eaux du grand fleuve... et malgré l'exagération de la légende orientale, les panégyristes n'ont jamais osé leur faire asséoir, ne fût-ce qu'un jour, leur domination sur cette merveilleuse contrée.

Sait-on qu'il a fallu sept siècles de luttes à la puissance musulmane pour s'installer à Delhi, et trois siècles de luttes européennes, avec nos armes perfectionnées, pour soumettre l'Inde de la décadence ?

Sait-on bien, que des villes immenses se sont brûlées tout entières, au milieu des chants de défi des femmes et des enfants, pour ne pas tomber aux mains de leurs vainqueurs ?

Que voulez-vous, donc, qu'Alexandre ait pu faire avec ses vingt mille hommes, en admettant qu'il n'en ait pas perdu un seul pour conquérir l'Égypte et la Chaldéo-Babylonie, dans une contrée qui

comptait certainement, déjà, plus de cent millions d'habitants?

Ne trouvez-vous pas qu'il se fait temps, de ramener toutes ces légendes apocryphes à leur juste valeur... et de faire justice de ces peuples gigantesques, qui se nomment les Égyptiens, les Assyriens, les Babyloniens, etc.?...

Quand cesserons-nous de prendre des luttes de peuplades, pour des invasions de Tamerlan?

Allez donc visiter l'Égypte qui n'est qu'une langue de terre le long du Nil, bornée fatalement par la Méditerranée, la Nubie, le grand désert de Libye, la mer Rouge et l'Arabie, l'Égypte, qui nourrit à grand peine aujourd'hui ses deux millions et demi d'habitants, et vous comprendrez ces exagérations de la légende historique, qui lui font mettre dans l'antiquité des millions d'hommes sous les armes.

Quant à la Chaldéo-Babylonie, qui, à part les contrées qui avoisinent l'Euphrate et le Tigre, n'est qu'un composé d'oasis et de déserts salés, il faut avoir l'imagination *de celui qui n'a pas vu* pour oser faire mouvoir de grands peuples, là où il n'y a jamais eu que des pasteurs nomades, qui mettaient à l'abri des murs de Ninive et de Babylone, leurs maigres trésors, leurs femmes, et les statues de leurs dieux.

Les prétendus savants qui endossent tous les récits légendaires du passé, oublient que la géologie vient aujourd'hui dire son mot dans le concert.

Tirez une ligne du golfe Persique à la mer Caspienne, puis redescendez par la mer d'Aral, dans les plaines de Bokhara, et gagnez l'Océan Indien par les monts du Kaboul et du Sind, vous aurez découpé une contrée dont les sept dixièmes se composent de déserts salés; et là où vous trouvez le sable et le sel, vous pouvez dire que c'est un souvenir relativement récent de l'Océan disparu.

Eh bien, c'est là que la science officielle place le berceau des Aryens, des Touraniens, des Accades, des Summériens... Je vous fais grâce de la litanie, on remplirait un chapitre, rien qu'avec les noms de tous les peuples étranges, qui ont surgi du cerveau de certains ethnographes.

Et ce qui n'est pas le moins curieux de l'affaire, c'est que celui qui a inventé les Summériens, jette à l'eau les Accadiens; que l'inventeur des Accadiens noie les Kasdéens, qui éreintent à leur tour les Kasdéo-Scythiques, qui étranglent les Proto-Kasdéens, et qu'un sixième savant leur dit à tous: — Eh! messieurs, de grâce ¹, pourquoi vous battez-vous pour des peuples qui n'ont jamais existé?.. il n'est rien venu des contrées dont vous nous parlez,

1. Voir *Genèse de l'Humanité*, page 53, ligne 19.

la Chaldéo-Babylonie a été colonisée par les Sémites...

Cette marche de la tradition indoue que je viens de relever dans le conte, la fable, le drame... qui s'accuse dans tous les produits de la pensée des civilisations postérieures... qui est victorieusement démontrée par l'origine sanscrite de nos langues : j'ai surtout cherché, dans les diverses études que j'ai publiées jusqu'à ce jour, à la suivre dans la transmission des vieilles conceptions religieuses des brahmes.

Dans celle de ces études intitulée : *Christna et le Christ*, destinée à mettre en parallèle le rédempteur indou et le messie hébraïque, j'ai dit, dès le début, en exposant le plan de mon ouvrage :

« Les deux religions les plus anciennes, le brahmanisme et son rameau le bouddhisme, qui comptent plus des deux tiers des habitants du globe parmi leurs adeptes, sont basés sur le mythe de l'incarnation périodique de la divinité.

D'après les brahmes et les bonzes, Dieu, chaque fois qu'il sent le besoin de ramener au bien ses créatures qui s'en éloignent, prend une forme visible pour communiquer avec elles, et c'est la forme humaine qu'il revêt le plus volontiers.

Tantôt il apparaît sous les traits d'un guerrier, d'un pénitent ou d'un sage ; tantôt il s'incarne dans

le sein d'une vierge, et parcourt toutes les étapes de la vie humaine, de l'enfance à l'âge mûr et à la mort, prêchant, aux populations, la soumission la plus absolue aux ordres des prêtres et des rois.

Le mythe de l'incarnation est une des plus vieilles inventions sacerdotales de l'Orient : grâce à lui, les brahmes purent maintenir dans une constante obéissance, les peuples qu'ils opprimaient.

Aux premiers symptômes de ralentissement de la foi, à la première tentative de rébellion, un homme paraissait, se disant envoyé par Dieu, et les nations s'agenouillaient sur son passage, et reprenaient paisiblement le collier. D'autres fois c'était le chef même des révoltés que l'on gagnait en le gorgeant de biens, ou que l'on faisait assassiner s'il était incorruptible, et dans un cas comme dans l'autre les brahmes l'honoraient habilement comme un dieu, lui faisaient une légende, et confisquaient à leur profit la révolution commencée.

Le christianisme est né plus tard d'une de ces incarnations.

D'après les légendes hiératiques du brahmanisme et du christianisme, deux incarnations de la divinité qui auraient porté le même nom, *Iezeus Christna* et *Iezeus Christos*, se seraient produites dans le monde, à environ cinq mille ans de distance l'une de l'autre.

Ces deux rédempteurs promis par Brahma et Jeovah, après la faute d'*Adima* et d'*Adam*, auraient été ensuite annoncés par de nombreuses prophéties.

Tous deux, auraient eu pour mères des femmes restées vierges, Devanagny et Mariam, malgré la conception.

Tous deux, auraient été soumis dès leur naissance aux mêmes persécutions, de la part de Kansa, tyran de Madura dans l'Inde, et d'Hérode, tétrarque de la Judée.

Tous deux, auraient, par miracle, échappé au massacre des innocents.

Tous deux, avec leurs disciples, auraient prêché la même morale, et se seraient donnés comme des envoyés célestes.

Tous deux, auraient accompli de prétendus miracles, ressuscité les morts, guéri les aveugles, les boiteux et les sourds, et chassé le démon du corps des possédés.

Tous deux, seraient morts victimes de la vengeance des prêtres, dont ils avaient dévoilé les vices et sapé le despotisme, par leurs prédications égalitaires.

Tous deux, seraient remontés au ciel après avoir terminé leur mission.

Suivant les brahmes, Christna serait né à Madura,

dans le sud de l'Indoustan, quatre mille huit cents ans environ avant notre ère.

D'après les prêtres romains, le Christ serait né à Bethléem il y a un peu moins de dix-neuf siècles.

Les deux sectes religieuses ont fait des dieux de ces prétendus rédempteurs.

Il est impossible de considérer ces deux légendes comme indépendantes l'une de l'autre, et de croire que le même mythe religieux ait pu se produire deux fois dans des circonstances identiques.

La Judée s'est évidemment inspirée de l'Inde.

L'Inde a pour elle l'histoire, le temps et la science; et ce ne serait que par le plus singulier des anachronismes, que l'on pourrait rendre cette contrée, qui a colonisé la plus grande partie du globe, et dont la langue, le sanscrit, a formé la plupart des idiomes anciens et modernes, tributaire de la Judée en matière religieuse.

Bien que l'anachronisme soit évident et indéniable, il faut le combattre, car il est la dernière arme de l'intolérance religieuse, le dernier retranchement de la superstition romaine.

Si la légende du Christna indou est authentique, la légende du Christ juif ne peut qu'être apocryphe.

En reprenant cette thèse, déjà agitée incidemment dans *la Bible dans l'Inde et les Fils de Dieu*, nous voulons prouver que l'incarnation qu'on adore à Rome,

n'est qu'un reflet de celle qu'on honore dans l'Inde, que le Christ n'a jamais existé tel que ses historiens intéressés le dépeignent, et que les évangélistes n'ont fait qu'attribuer à un des leurs, ou même à un être imaginaire, de miraculeuses aventures copiées par eux dans les livres sacrés de l'extrême Orient.

On oublie trop, que tous les savants de l'école d'Alexandrie les ont taxés d'imposture, et leur ont signalé les sources où ils avaient puisé. »

Tel est le fond de cet ouvrage autour duquel viennent se grouper des études sur *l'Interprétation mythologique*; le *Monothéisme des Védas et de Manou*; *l'Origine du Mythe trinitaire et de la prière*; la *Secte des Djeïnas*; la *Transmigration des âmes ou Métempsycose*; le *Ciel et l'Enfer*; le *Mokcha et le Nirvana*, ou absorption dans le Grand-Tout; le *Culte du soleil* et le *Symbolisme antique*; le *Culte du Lingam* et du *Nahamam*, l'homme et la femme primitifs; *Nara* ou l'*Esprit-Saint*; les *Sept richis de l'Inde* et la *Trinité Vierge*; *Sur Brahma, Hiranyagarbha*; la *Révélation Brahmanique*; les *Légendes des Incarnations*, et enfin sur *Canya, la Vierge, et son fils Christna*; les *Miracles* et les *Transmigrations des Dieux*.

Après cette revue des mythes religieux de l'Inde, comparés à ceux de la Judée, il était logique de suivre, à travers les âges, la marche parcourue par ces conceptions, pour arriver à se fondre dans la fable

hébraïque; c'est cette étude que j'ai commencée dans *la Genèse de l'Humanité*, et vais bientôt continuer dans le présent ouvrage.

Je désire au préalable, pour les lecteurs qui m'ont donné tant de marques de sympathie, et les critiques qui, dans la presse, ont bien voulu rendre compte de mes travaux, répondre à certaines attaques, qui pourraient paraître plus sérieuses que de raison, eu égard à l'autorité de leurs auteurs.

Fort souvent des correspondants *des deux mondes* m'adressent la question suivante : Nous désirerions connaître les réponses que l'on vous fait?

Dernièrement, un éminent critique du *National*, M. Clère, après avoir passé en revue la thèse générale que je soutiens, et que je viens d'exposer rapidement, semblait faire la même interrogation, en terminant son article par les paroles suivantes :

« *Les preuves apportées par M. Jacolliot à l'appui de sa thèse, semblent trop péremptoires, pour qu'on dédaigne de lui répondre, et pour qu'on ne prenne pas du moins la peine de le réfuter si on le peut!* »

Je vais déférer à ces désirs, en donnant ici une des attaques les plus sérieuses que j'aie eu à subir, attaque qui a pour auteur M. Foucaux, professeur de sanscrit au Collège de France. Je considère comme une bonne fortune pour moi d'avoir à la réfuter.

La plupart des sujets que je vais traiter dans ma réponse, ont une connexion si étroite avec les matières du présent ouvrage, qu'elle peut être considérée, pour ainsi dire, comme un *chapitre nécessaire*, destiné à déblayer le terrain.

Après avoir démontré par l'attaque même la solidité de la base scientifique, sur laquelle reposent mes preuves, je continuerai, avec plus de liberté d'allures encore, en face de la science officielle, l'étude de toutes ces prétendues conceptions, touraniennes, chaldéennes, sémitiques, qu'on nous présente comme des conceptions particulières et qui ne sont que les produits du rayonnement de la vieille tradition brahmanique.

Voici la copie littérale de l'article de M. Foucaux, je répondrai après.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE

N° 10 et 11. — 15 novembre 1874.

50. — *Christna et le Christ*, par LOUIS JACOLLIOT.
Paris, 1874, in 8°, 380 pages.

Examinons d'abord le nom de Krichna que M. Jacolliot écrit Christna. Je lui ferai observer 1° que l'*h*

est de trop, parce que ce mot sanskrit ne contient pas d'aspiration; 2° que ce nom est d'origine douteuse et qu'il ne peut venir de la racine *Khris* qui n'existe pas en sanskrit; que d'ailleurs, même en admettant l'existence de cette racine, l'insertion du *t* serait inexplicable; 3° que ce même mot au féminin, la Krichnâ, rivière de l'Inde, se trouve correctement écrit, p. 35.

J'engage M. J. à soigner l'orthographe des mots sanskrits, car il y a, dans ce nouvel ouvrage, presque autant de fautes que de mots, ce qui peut faire douter de son habitude à lire les textes sacrés des Hindous. Ces fautes viennent, probablement, de ce qu'il s'est servi des textes tamouls qui ne reproduisent pas l'orthographe sanskrite avec la fidélité désirable.

Pour relever toutes les inexactitudes que contient ce volume, il faudrait beaucoup plus de place qu'il ne m'en est accordé ici. Je m'occuperai donc seulement de celles qui ont le plus d'importance au point de vue historique et religieux.

M. J. dit en commençant, p. 7 : La Judée s'est évidemment inspirée de l'Inde.

« Si la légende du Christna indou est authentique, la légende du Christ juif ne peut qu'être apocryphe. »

Nous voilà fixés sur le but poursuivi dans le livre; voyons maintenant les détails à l'appui.

« Les deux religions les plus anciennes (dit M. J., p. 5), le Brahmanisme et son rameau le Bouddhisme, sont basées sur le mythe de l'incarnation périodique de la divinité. »

Pour le Brahmanisme cela est vrai, mais non pour le Bouddhisme, car ce dernier ne parlant jamais d'un dieu unique créateur du monde, qu'il ne semble pas reconnaître, il s'ensuit qu'un Bouddha n'est qu'un être quelconque, homme ou animal, devenu saint, puis Dieu, à l'aide de mérites acquis dans des existences successives, et qui redescend ensuite sur la terre pour sauver les autres créatures, sans exception. Je dis *sauver* et non *racheter*, par la raison que les Hindous considérant les âmes comme éternelles et *sans commencement*, je ne vois guère où placer le péché originel. M. J., qui n'a pas prévu cette objection, parle encore, dans ce volume, de l'histoire de la chute d'Adima et d'Eva (Adam et Ève), qu'il a découverte dans une légende de Ceylan, avec cette variante pleine de galanterie, que là, c'est Adam qui induit Ève au péché.

Le système hindou des incarnations périodiques et sans fin, comparé au christianisme, en diffère considérablement, puisque celui-ci n'admet que la

seule et unique incarnation du Christ, qui ne sera suivie d'aucune autre.

Il y a aussi entre le Brahmanisme et le Bouddhisme cette différence, que le premier, quoi qu'en dise M. J., p. 303, admet l'incarnation immédiate de Vichnou, dans un animal : poisson, tortue et sanglier, et que la prochaine doit avoir lieu sous la forme d'un cheval ¹, tandis que les Bouddhas ne naissent que sous la forme humaine et jamais ailleurs que dans la famille d'un brahmane ou d'un roi.

Quant à la virginité de Dêvaki, de la mère de Krichna, le *Vichnou Pourâna* (Édit. de Bombay, livre v, sl. 63) ne laisse aucun doute à ce sujet, en disant que Dêvaki en était à sa 8^e conception dans la personne de Krichna.

M. J. donne au culte de Krichna une antiquité qu'il n'a pas. Suivant Eug. Burnouf, ce culte était nouveau dans l'Inde quand le Bouddhisme s'y répandit², et Colebrooke incline à croire que le déve-

1. A propos de cette incarnation de Vichnou, M. Jacolliot fait une erreur bien singulière. Au lieu de voir dans cet animal l'incarnation du Dieu, il en fait un monstre qu'il compare au cheval de l'Apocalypse. Voici sa phrase : « La prochaine apparition de Vischnou-Christna sur la terre aura pour but de délivrer le monde du cheval Kalki et de mettre fin au règne du mal. On voit que saint Paul, l'auteur probable de l'apocryphe évangile de Jean, n'a pas eu beaucoup de peine à inventer son cheval de l'Apocalypse. » Pages 268-269.

2. *Introd. à l'histoire du Bouddhisme*, p. 136, et la note. Voyez aussi *Mémoire sur l'Inde*, par Reinaud, p. 123; et dans le *Nouveau recueil de l'Académie des Inscriptions*, t. XVI, un mémoire sur Krichna, par Langlois.